

*imberbe et bouffi se gonfla de mépris ; au-dessus de la lèvre supérieure, la rare moustache blanchâtre remua ; la lèvre inférieure pendit en découvrant une rangée de petites dents serrées. Le vent furieux de novembre soufflant en rage sur l'homme houspilla les quelques cheveux plantés sur sa tête au grand front et soulevait la blouse jusqu'aux genoux. Comme il ne portait pas de pantalon, la bise dénudait ses jambes massives, lisses comme des bouteilles et couvertes d'un duvet jaunâtre. Cet être excita ma curiosité au suprême degré, parce qu'une lueur insolente jouait dans son œil vert et parce qu'il était hideux. N'étant pas pressé, je voulus bavarder avec lui et lui demandai : « Tu es le gardien, hein ? »*

MAXIME GORKI

# le patron





le patron

*L'éditeur tient à remercier Thomas Pogu pour  
son implication dans la réalisation de cet ouvrage.*

Tous droits de traduction réservés.

© Les Éditions du Sonneur, 2010

ISBN : 978-2-916136-30-1

Dépôt légal : octobre 2010

Conception graphique : Anne Brézès

Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur  
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris  
tél. : 01 45 49 15 86 – fax : 01 42 22 12 69  
[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

MAXIME GORKI

# le patron

Traduit du russe par Serge Persky

*Traduction révisée par l'éditeur*



Le vent soulevait la neige grise et sèche ; dans la cour, où traînaient des brindilles de foin et des filaments de tille, se tenait un homme ventru, au visage boursoufflé, vêtu d'une blouse tatare en toile de lin qui lui tombait sur les talons et chaussé de hauts caoutchoucs emboîtant ses pieds nus. Les mains croisées sur sa grosse panse, il se tournait les pouces et, me toisant de ses petits yeux, dont le droit était vert et l'autre gris, il me dit d'une voix aiguë et rouillée :

– Va-t'en, va-t'en, il n'y a pas d'embauche. Il n'y a point de travail, l'hiver.

Son visage imberbe et bouffi se gonfla de mépris ; au-dessus de la lèvre supérieure, la rare moustache blanchâtre remua ; la lèvre inférieure pendit en découvrant une rangée de petites dents serrées.

Le vent furieux de novembre soufflant en rage sur l'homme houspillait les quelques cheveux plantés sur sa tête au grand front et soulevait la blouse jusqu'aux genoux. Comme il ne portait pas de pantalon, la bise dénudait ses jambes massives, lisses comme des bouteilles et couvertes d'un duvet jaunâtre. Cet être excita ma curiosité au suprême degré, parce qu'une lueur insolente jouait dans son œil vert et parce qu'il était hideux. N'étant pas pressé, je voulus bavarder avec lui et lui demandai :

– Tu es le gardien, hein ?

– Va-t'en, cela ne te regarde pas.

– Tu prendras froid, mon ami, si tu ne mets pas de pantalon.

Les taches rouges qui, sur son visage, tenaient lieu de sourcils se haussèrent ; ses yeux dissemblables eurent un regard égaré ; l'homme vacilla, comme s'il allait tomber en avant.

– Tu n'as plus rien à dire ?

– Si tu prends froid, tu mourras...

– Eh bien ?

– C'est tout.

– C'est assez, fit-il d'une voix sourde en cessant de se tourner les doigts.

Il caressa complaisamment ses flancs adipeux et, se dirigeant vers moi, me demanda :

– Pourquoi me dis-tu cela ?

– Comme ça... Pour faire connaissance. Pourrais-je voir le patron Vassili Séménof lui-même ?

L'homme souffla puis, après m'avoir considéré attentivement, grogna :

– C'est moi qui suis le patron.

Mon espoir d'être embauché s'effondra. D'un coup, le vent devint plus froid et l'homme plus désagréable.

– Hein ! s'écria-t-il en ricanant. Ça te la coupe !

Il était désormais tout près de moi et je vis qu'il avait dû se griser récemment d'une manière abominable. Sous ses yeux, les poches rouges étaient également bordées d'un duvet jaune à peine visible ; toute sa personne faisait penser à un énorme, à un horrible poussin.

– File d'ici ! ordonna-t-il gaiement, en me soufflant à la figure une haleine empuantie par l'alcool.

Il agita sa courte main qui ressemblait, lorsqu'il montrait le poing, à une bouteille de champagne fermée par son bouchon. Je lui tournai le dos et me dirigeai sans hâte vers le portail.

– Hé, là-bas...

– Hein...

– Trois roubles par mois, ça te va-t-il ?

J'étais robuste, j'avais dix-huit ans, savais lire et écrire, et il fallait travailler pour ce gros ivrogne à raison de dix kopecks par jour. Mais l'hiver ne plai-



sante pas, je n'avais pas le choix ; faisant taire ma colère, je répondis :

– D'accord...

– As-tu ton passeport ?

J'allais sortir mes papiers de la poche de ma blouse lorsque le patron eut un geste de dédain.

– Non, non ; remets-les au commis. Va-t'en là-bas... Demande Sachka.

Franchissant le seuil d'une porte qui ne tenait que par un gond, je pénétrai dans un petit appartement aux parois fendues, pitoyablement adossé au mur jaune et décrépit d'une maison à deux étages, maison massive et suant l'ennui. Je me dirigeai, entre des sacs de farine, vers un coin encombré d'où s'exhalait une vapeur tiède, acidulée, appétissante, quand soudain des bruits étranges retentirent dans la cour : quelque chose ruait et claquait. Appliquant le visage contre une fente, je restai stupéfait : les coudes collés aux côtés, le patron courait par petits bonds, tel un cheval mené par une corde invisible. Ses mollets nus, ses genoux ronds brillaient ; son ventre s'agitait ainsi que ses joues pendantes ; arrondissant sa bouche de poisson, l'homme tendait les lèvres en trompette et poussait des « Phou ! Phou ! ».

La cour était exiguë ; partout de vieilles dépendances délabrées s'effondraient ; les gros cadenas

suspendus aux portes ressemblaient à des têtes de chien ; les bourgeons d'un arbre grillé par le soleil et lavé par la pluie avaient l'apparence de petits yeux morts. Tout un angle était occupé jusqu'aux toits par une pyramide de tonneaux défoncés, dont l'ouverture ronde laissait échapper de la paille brisée, comme à demi mâchée. La cour semblait un trou où l'on aurait jeté des gravats. Sur deux côtés se dressait, haut dans le ciel gris, le mur plein en briques rouges d'un hôtel à quatre étages ; le troisième côté était occupé par le toit d'un édifice voisin, puis c'était la maison décrépite d'un jaune sale. Et partout on apercevait des hangars, des réduits, des traîneaux dressés en l'air, des piles de bois de chauffage recouvertes de sacs de farine en guise de bâches.

Les brins de paille et les filaments de tille volti-geaient ; des copeaux tournaient comme de petites hélices tandis qu'au milieu de ces décombres avec lesquels il semblait jouer, le gros homme sautait lourdement, traînant ses caoutchoucs sur le gravier fin.

Son corps moite tremblota, il sauta, il hennit :  
– Phou ! Phou ! Phou !

Un porc répondit par un glapissement aigu et un grognement ; un cheval hennit, puis tapa du sabot ; et par le vasistas ouvert d'une fenêtre, au second

étage de la maison, une voix de jeune fille s'épancha avec tristesse et chanta :

*Pourquoi n'es-tu pas joyeux, mon prédestiné,  
Polisson insouciant ?*

Le vent s'engouffrant par l'orifice des tonneaux agitait la paille ; parfois, un copeau tambourinait avec rapidité ; sur le faite d'un hangar, des pigeons bleus se serraient les uns contre les autres d'un air frileux et roucoulaient plaintivement.

Tout vivait, mais d'une vie bizarre, comme écrasée et confuse. Au centre tourbillonnait, vrombissant et suant, un homme extraordinaire, tel que je n'en avais jamais vu.

« Où donc suis-je tombé ? » me demandai-je avec effroi.

## 2

Dans le sous-sol aux petites fenêtres fermées à l'extérieur par une grille de métal à mailles serrées, sous le plafond voûté, un nuage de vapeur se mêlait à la fumée douceâtre et bleue du tabac. Il faisait sombre ; les carreaux ébréchés étaient éclaboussés de pâte au-dedans, constellés de boue au-dehors. Dans les coins pendaient, tels de vieux habits, des toiles d'araignée alourdies de poussière de farine qui avaient voilé de leur étoffe grise et pesante

le rectangle noir d'une image sainte. Dans le gigantesque fourneau au cintre bas, un feu doré flamboyait intensément, devant lequel se démenait comme un diable, en tirant adroitement sa longue pelle, le boulanger Pavel, le Tzigane, l'âme et la tête de l'atelier. C'était un petit homme aux cheveux noirs, aux dents d'une blancheur éblouissante et dont la barbe de Christ se séparait en deux pointes. Avec sa blouse de cotonnade rousse dépourvue de ceinture, sa poitrine nue recouverte de poils bouclés, il rappelait par sa souplesse un danseur de cabaret et l'on regrettait de voir ses jambes bien faites chaussées de lourds souliers qui semblaient de plomb. Il lançait dans tout l'atelier des cris alertes et joyeux, jaillissant comme des étincelles.

– Bouillez et cuisez ! criait-il en terminant par un juron obscène, et il essuyait la sueur de son beau front aux mèches noires.

Près du mur, sous les fenêtres, dix-huit hommes étaient assis à une table ; ils se balançaient sur un rythme monotone et fabriquaient à raison de seize par livre des petits craquelins en forme de B ; à une extrémité de la table, deux ouvriers coupaient en longues bandes la pâte élastique ; d'un geste d'automate, ils la pinçaient à intervalles réguliers et l'envoyaient à d'autres compagnons ; leurs mouvements étaient si rapides qu'ils en devenaient pres-

que imperceptibles. Après avoir aplati et tordu le morceau de pâte, les mitrons le frappaient avec la paume de la main et de légères claques retentissaient sans cesse dans l'atelier. Debout, de l'autre côté de la table, je mettais les craquelins fabriqués sur des plateaux d'osier que les gamins saisissaient lorsqu'ils étaient remplis ; ils les apportaient en courant au bouilleur qui jetait ces pâtons dans une marmite pleine d'eau frémissante ; un instant après, il les puisait avec une cuiller de cuivre, pour les mettre dans une longue auge de cuivre étamé ; puis un ouvrier plaçait de nouveau sur des plateaux d'osier les morceaux de pâte bouillis, brûlants et glissants ; le boulanger les séchait en les posant sur le foyer ; il les prenait sur sa pelle, les jetait adroitement dans le four, d'où ils sortaient enfin tout dorés.

Si je ne parvenais pas à arranger assez vite tous les craquelins qu'on m'envoyait, ils se déformaient, se collaient les uns aux autres, le travail était perdu, et les hommes autour de la table m'injuriaient et me lançaient au visage des débris de pâte. Tout le monde me traitait avec hostilité, avec méfiance, comme si l'on s'attendait à quelque chose d'ignoble de ma part.

Dix-huit nez se mouvaient tristement, mollement au-dessus de la table, les visages se distinguaient peu les uns des autres ; ils portaient tous la

même expression d'ennui, de fatigue et d'irritation. Les premiers jours, je ne pouvais me rappeler les noms ni même les sobriquets de ces êtres pareils à des pierres uniformes. Le levier de fer du pétrin tombait lourdement : l'homme qui le relevait travaillait les sacs de pâte. C'était extrêmement pénible de pétrir une masse pesant cent kilogrammes de manière à la rendre épaisse et élastique comme du caoutchouc sans qu'il y reste la moindre parcelle de farine sèche et non mélangée ! Et il fallait aller très vite, en une demi-heure tout devait être prêt.

Le bois crépitait dans le foyer ; l'eau chantait dans le chaudron ; sur la table, les mains se frôlaient et claquaient, et tout cela se mariait pour former un bourdonnement monotone, incessant et ample que les exclamations rares et irritées n'arrivaient pas à animer. C'est seulement sur le plancher, parmi les garçonnetts qui enfilait, que résonnait avec netteté la petite voix fraîche et grêle de Yacha Artioukof, un enfant de onze ans au nez camus et au parler zézayant ; il causait constamment ; ou bien il prenait des airs sombres et terribles, ou bien il riait en racontant avec animation d'incroyables histoires sur la femme d'un prêtre qui, par jalousie, avait recouvert de pétrole et brûlé vive sa fille qu'elle venait de fiancer ; sur les voleurs de chevaux et les châtimets qu'on leur infligeait ; sur les sor-

ciers et les lutins, les ondines et les jeteurs de sort. Sa voix claire l'avait fait surnommer Grelot.

J'avais ainsi appris que récemment encore, il y avait peut-être six ans, Vassili Séménof était un simple ouvrier boulanger ; il était devenu l'amant de la femme du patron, une vieille qu'il avait poussé à empoisonner, avec de l'arsenic, son ivrogne de mari ; puis il s'était emparé de tout ce qu'elle possédait, l'avait battue et terrorisée au point qu'elle était prête à vivre sous le plancher, comme une souris, pourvu qu'elle échappât à ses regards. On me narra cette histoire avec simplicité, comme quelque chose de très ordinaire, sans même témoigner de l'envie pour le chançard.

– Pourquoi se promène-t-il sans pantalon ?

Kouzine, un vieillard borgne à l'air sombre et méchant, m'expliqua d'un ton docte :

– C'est pour se dessoûler ; il y a trois jours seulement qu'il a fini de bambocher.

– Ne serait-il pas un peu fou ?

Plusieurs paires d'yeux me décochèrent alors un regard ironique et vexé, et le Tzigane s'écria, d'un ton plein de promesses :

– Attends, il te remettra le cerveau à sa place !

Tous les ouvriers, depuis le vieux Kouzine qui a soixante ans jusqu'au petit Yacha qui enfile des craquelins dans les fils de tulle, du premier octobre jus-

qu'à Pâques, pour deux roubles, tous parlaient du patron avec un sentiment voisin de la fierté :

– Hein, quel homme c'est que notre Vassili Séménof ; trouvez-en un qui lui ressemble. C'est un paillard. Il a trois maîtresses ; s'il en torture deux, la troisième, en revanche, lui donne des coups. Il aime à se moquer des gens pour s'amuser et montrer sa puissance. Il est avare ; il nourrit mal ses ouvriers ; c'est seulement les jours de fête qu'il y a de la viande de porc dans la soupe, d'habitude ce ne sont que des tripes ; le mercredi et le vendredi, il y a des pois et du gruau de millet à l'huile de chènevis. Et il veut que tous les jours, on pétrisse sept sacs de farine, ce qui fait huit quintaux métriques de pâte ; il faut deux heures et demie pour travailler un sac.

– Vous parlez bien drôlement de lui, m'écriai-je.

Un ouvrier interrogea, en roulant le blanc de ses yeux intelligents :

– Drôlement ? Comment ça ?

– On dirait que vous êtes fiers de lui.

– Il y a bien de quoi ! Pige donc : il était un simple ouvrier comme nous et maintenant, le commissaire de police lui tire son chapeau. Il ne sait ni lire ni écrire, il connaît seulement le calcul, et il emploie quarante hommes ; il a tout dans la tête.

Avec un soupir de vénération, Kouzine affirma à son tour :



– Le Seigneur lui a donné beaucoup d'intelligence.

Et Pavel, le Tzigane, s'échauffant, cria :

– La fabrication des craquelins, du pain, la boutique de la boulangerie, le séchoir, tire-toi de tout cela sans écritures ! Il vend chaque automne plus de quatre-vingts tonnes de craquelins rien qu'aux Tatars et aux Morduans du district ; il a en ville sept colporteurs qui sont tenus de vendre trente kilogrammes de craquelins et de biscuits de premier choix tous les jours. Qu'en dis-tu ?

L'enthousiasme du boulanger m'était incompréhensible et m'irritait ; j'avais déjà suffisamment de raisons pour nourrir d'autres pensées et parler autrement des patrons.

Et le vieux Kouzine, cachant son œil fourbe sous son sourcil gris, dit sentencieusement comme s'il voulait me taquiner :

– Ça, mon ami, ce n'est pas un homme ordinaire.

– Je crois bien, ce n'est pas un homme ordinaire, puisque vous dites vous-même qu'il a empoisonné son patron.

– Doucement ! piailla Kouzine.

Le boulanger, fronçant ses noirs sourcils, prononça d'une voix grave, à contrecœur :

– Personne ne l'a vu. Il arrive aussi que par jalousie ou par haine, on dise de tel ou tel : « Il a tué, il

a volé, il a empoisonné » ; on n'aime pas que nous ayons de la chance, nous autres...

– Qu'as-tu de commun avec lui ?

Le Tzigane ne répondit pas et Kouzine, jetant un regard vers l'angle de la pièce, cria avec irritation aux gamins :

– Petits démons, vous devriez bien épousseter la saleté de cette image sainte ! Eh ! Quels païens...

### 3

Quand mon tour venait de garnir de craquelins le plateau, debout près de la table, je racontais tout ce que je savais et ce qu'à mon avis tous devaient savoir. Pour dominer le bruit, il fallait parler fort et quand on m'écoutait bien, entraîné par mon propre enthousiasme, je haussais la voix. Dès la première fois, surpris par le maître dans l'un de ces moments d'exaltation, je fus gratifié par lui d'un sobriquet et d'une punition.

Il arriva sans bruit derrière moi, sous l'arc qui séparait l'atelier de la boulangerie ; le plancher de celle-ci était plus élevé que le niveau de notre pièce, dont trois marches la séparaient. Le patron était comme encadré par le cintre ; les mains jointes sur le ventre, il se tournait les doigts et était vêtu comme toujours d'une longue blouse, nouée au

cou par une chevillière ; il était massif et gauche, tel un sac de farine.

Il resta là, regardant de haut tout le monde ; tandis que sa prunelle verte, arrondie, brillait et rape-tissait comme celle d'un chat, la prunelle grise ovale restait au contraire immobile et terne, tel un œil de cadavre.

Je ne le vis pas et je continuai de parler jusqu'à ce que je m'aperçusse que tous les bruits s'étaient atténués dans l'atelier, quoique le travail marchât plus vite. Puis, une voix nasillarde et moqueuse résonna derrière moi :

– Qu'est-ce que tu trompettes, Trombone ?

Je me tournai et me tus, embarrassé ; il passa devant moi en me toisant d'un regard perçant avec son œil vert ; puis, il demanda au boulanger :

– Comment travaille-t-il ?

Le Tzigane fit mon éloge :

– Il n'y a rien à dire ! Il est à la hauteur !

Sans hâte, pareil à une balle qui va s'arrêter, le patron tangua en travers de l'atelier ; il monta les degrés, se dirigeant vers la porte du corridor, et dit au Tzigane, d'une voix basse et nonchalante :

– Tu le mettras au remplissage de la pâte pendant une semaine, sans relève...

Et il disparut derrière la porte, après avoir fait entrer dans l'atelier un blanc nuage de froid.